

Discours de Pierre ALAIN prononcé sous la Coupole de l'Académie française qui accueillait l'Académie romande, le vendredi 27 septembre 2018.

Monsieur Jean-Mathieu Pasqualini, au nom du Secrétaire perpétuel, Madame Marie-Claire Châtelain, écrivain, responsable des Prix littéraires de l'Académie française, aimables guides des bibliothèques de l'Institut de France, Monsieur Rémy Hildebrand, président de l'Académie rhodanienne des Lettres, Académiciens romands, professeurs, enseignants, pédagogues, auteurs, compositeurs, chercheurs de France et de Suisse, Mesdames, Messieurs, chers amis,

Quel honneur pour moi, petit Suisse romand, de me retrouver, certes pas encore en habit vert, sous la Coupole de l'Académie française! Quel plaisir de m'exprimer librement sur un sujet si crucial qu'il oriente notre façon de penser, de concevoir, d'agir: le français. Claude Prélo, président de l'Académie romande, vient de nous résumer les origines de notre langue, celle que nous utilisons à Genève, en Suisse, en France. Aujourd'hui, journaux, radio, télévision ainsi qu'internet tendent à rapprocher sur le plan linguistique les Romands des Français et, plus particulièrement, des Parisiens. Paris, Ville Lumière qui depuis si longtemps attire comme des éphémères les créateurs des quatre coins du monde. Paris, capitale de mes rêves les plus fous qui telle un aimant me fit «monter» vers elle à l'aube de mes dix-huit ans, avec mes illusions, mes poèmes et mes premières chansons. Paris qui, tout en me permettant d'emblée de m'exprimer dans certains de ses cabarets mythiques comme le Lapin Agile à Montmartre ou l'Echelle de Jacob à Saint Germain-des-Prés, eut l'aimable discrétion de ne rire que sous cape quand je ne me rendais pas bien compte de mon accent, de mes expressions régionales, d'une certaine lourdeur d'élocution par rapport au débit et à l'agilité du langage de Franciliens qui s'étaient amusés de ma naïveté lorsque je leur avais demandé où se trouvaient Paname et ses fameux cabarets « Rive gauche » que Sartre et Gréco avaient rendus célèbres. Je m'étais imaginé qu'ils étaient tous alignés en fil indienne sur la rive gauche de la Seine...

Dans mon enfance, Radio Lausanne diffusait, chaque quinzaine, une émission populaire intitulée «Le quart d'heure vaudois». Mon père, vaudois jurassien d'origine, m'avait appris à l'écouter de mes deux oreilles, sans broncher. Sur les mêmes ondes, le poète Jean Villars Gilles allait bercer mon adolescence de sa Venoge, dont il faisait l'éloge... Minuscule rivière nullement pressée de traverser les bois, les coteaux vinicoles, pour mélanger son eau à celle du Rhône et du Léman, frileuse à franchir la frontière: «Elle tient le juste milieu / Elle dit qui ne peut ne peut / mais elle fait à son idée, la Venoge». Ce poème de Gilles, dont je viens de citer trois vers, fut la source qui inspira Jacques Brel à écrire sa chanson «Le plat Pays». Cette autosatisfaction de la lenteur et d'une certaine prudence typiquement vaudoise remettait l'église au milieu du village romand. Refusant à la fois de caresser dans le sens du poil l'ours de Berne et la belle Marianne, divers artistes de chez nous s'engouffrèrent dans la brèche, assumant leurs origines jusqu'à la caricature comme le fit de manière monstrueusement authentique notre humoriste Zouc. Mais tout le monde n'est pas fait pour entrer dans la cour en jouant les bouffons. Comment se franciser sans perdre son âme helvète? Ce problème est plus complexe à résoudre qu'il n'en a l'air. Il ne date pas d'hier. Notre fameux Charles Ferdinand Ramuz avait lui-même conseillé à un éditeur de ne pas révéler son origine suisse pour tenter d'imposer un de ses écrits en France. L'une des raisons qui freine l'intégration de nos créateurs dans l'Hexagone provient des particularismes de notre langage. Nous n'avons pas réellement conscience de la difficulté que nous éprouvons à nous faire comprendre par les Français comme nous l'entendons...

- À quelle heure vit-on, Emma? Le voisin n'a toujours pas croché ses volets. Ils ont claqué à tout berzingue. J'ai pas pioncé de la nuit. Ça caille, ce matin. Où t'as mis ma lavette et le

linge?

- Non, mais dis voir, ça va ou bien? Tu te calmes, le Loyon? Attends au moins que je finisse d'astiquer les carreaux! Faut que je rince la panosse, mais y'a encore une gouille. Hé, Gaby, l'eau de ton café bout.

- Passe-moi mon natel, Emma, s'il te plaît! Je suis à la bourre. Pas de déjeuner. Je mangerai plus au dîner, ce midi...

Ce genre de dialogue, moins courant aujourd'hui qu'hier en dehors de certaines régions, n'en reste pas moins viscéralement inscrit dans nos gènes. Même si notre français n'est plus celui de nos grands-parents, et si certains textos de nos petits-enfants oscillent déjà entre l'écriture phonétique et la bouillie pour «lapins crétins», il nous est encore difficile de nous faire reconnaître par le milieu littéraire parisien comme des auteurs et non comme des Helvétés qui écrivent... À un autre niveau qui nous concerne tous, comment éviter que ce genre d'incommunicabilité entre langages touche la francophonie dans son ensemble quand les «GEFA» gèreront notre quotidien par l'intelligence artificielle qui s'exprimera principalement en anglais, en chinois, voire sous forme de codes chiffrés.

L'Académie française, l'Académie romande et tous les francophones ne devons-nous pas nous unir pour résister à ce genre d'invasion insidieuse, si nous ne voulons pas nous renier nous-mêmes? Méfions-nous de ce qui met en danger notre façon de concevoir et de ressentir par-delà ces nuances que je viens de souligner!

Je pense dans la langue de mon pays, mais aussi, oh combien, dans celle de la France qui m'a poussé à quitter Genève pour tenter de rattraper le «...temps perdu» en croquant une petite Madeleine de Proust. Je respire, en français, les senteurs des Halles ou du Pigalle de ma jeunesse. Celle de Marie-Madeleine, fleur de trottoir, belle à croquer qui, un soir de vague-à-l'âme, m'avait piégé par un «Tu viens chéri»? avec une gouaille à la Arletty ou Piaf. Ma langue est celle de Jean Gabin murmurant de sa voix grave à Michèle Morgan «T'as de beaux yeux, tu sais»! Comme elle sonnait juste, cette tendre évidence. Mon français découle de mon éducation, de mes glorioles, de mes échecs, de mes amours. Des refrains de Trenet, Brassens, Brel, Bécaud ou Cabrel. Des poèmes de Prévert, de Verlaine, de Rimbaud et de tant d'inconnus qui ne devraient pas l'être. Des élucubrations que marmonna Gustave, un clochard philosophe, entre deux golées de rouquin, avant de s'écrouler sur une grille de métro. Mon français est pétri des slogans de mai 68, qui m'avaient amusé avant de m'envoûter à me faire lever le poing pour scander, à mon tour, avec des étudiants souvent fils de bourgeois: «Un seul ennemi, le capital»!

Utopie ou réalité, où sont passés nos «Interdits d'interdire»? Que reste-t-il de cette plage sous les pavés où nous devons nous allonger pour vivre en poésie et en communauté? Qu'est devenue la société de consommation que nous voulions renverser?

Me retrouvant dans un 5 pièces à Cognoy, au-dessus du Léman, à survoler mes souvenirs, c'est bien en français que j'écris et m'exprime toujours... En français que je suis tombé amoureux de ma quatrième et ultime épouse, jeune retraitée de l'enseignement, qui m'a fait comprendre la richesse de la transmission du langage didactique à ses jeunes élèves, respectant les consignes, mais les adaptant à sa façon. C'est en français que ma soeur, chercheuse en éducation nouvelle, a rédigé sa thèse de doctorat intitulée «Tous capables» qui s'égraine dans des livres et ouvre des écoles. «Tous capables!» Le sujet de cette Thèse d'Etienne Vellas résulterait, en partie, des souffrances que m'avait fait subir le système scolaire primaire genevois, si rigide que je ne m'y serai jamais adapté. C'est après ces tribulations et déambulations en tout genre que nous en sommes venus, mon vieil ami Claude Prélo et moi, à créer l'Académie romande, empreinte forcément de l'exemple incomparable de sa soeur aînée, l'Académie française, sans laquelle bien évidemment nous n'existerions pas.

Pour la troisième fois en moins d'une année, mon épouse Christianne et moi, nous nous

retrouvons à l'Institut de France qui nous accueille aujourd'hui en compagnie de nos complices. Quelles attentes oserions-nous espérer de telles rencontres, en dehors d'un écho positif à notre curiosité et à notre soif d'échanges? Une meilleure prise de conscience de ce qui nous distingue de cette France dont nous avons absolument besoin malgré l'efficacité de nos banques, la taille de Nestlé, la majesté de nos montagnes et l'indomptable puissance de la Venoge...

Quand un romancier de chez nous, décrivant une rencontre fulgurante entre un Parisien et une Parisienne sur une Terrasse des Champs Elysées, fait offrir par le jeune amoureux à sa dulcinée une «branche» de chocolat après lui avoir «versé» les amours d'une bouteille d'Arvine, il y a fort peu de chances que son dialogue convainque un éditeur français. Si tel écrivain, incapable d'identifier lui-même ses propres particularismes expressifs, les place dans la bouche de ses locuteurs parisiens, il ne sera crédible ni à Paris, ni en France, ni dans aucun pays francophone autre que le sien. À toute plume romande de tenir compte du langage de "ses" personnages comme de celui de ses lecteurs potentiels français, sans pour autant affadir son propre style, si possible...

Soyons pragmatiques!

Pour avancer, nous pourrions, sur consultation, transmettre à l'Académie française quels helvétismes préconisés à entrer dans le dictionnaire nous semblent de saison et confirmer ou non si la définition que les Académiciens français s'approprient à leur attribuer correspond bien à la nôtre. Il y a déjà des dictionnaires, dits romands. Ils contiennent tant d'archaïsmes qu'ils ne peuvent témoigner de l'actualité. Si nos délégués de l'Académie romande, dans chaque canton représentatif, parvenaient à repérer les helvétismes les plus courants en Romandie qui, déjà, entreraient dans certaines conversations entre Français, pourquoi ne collaborerions-nous pas harmonieusement de la rive droite de la Venoge à la rive gauche de la Seine en débouchant quelques bouteilles de Dôle et de Beaujolais que nous dégusterions ensemble, partageant de mêmes émois? Et si ça jouait, de bleu de bleu, pourquoi ne jouirions-nous pas de notre complémentarité, dans un carnotzet autour d'un caquelon ou d'une poule au pot chez Chartier, avant de fredonner en chœur dans une cave de Saint-Germain «Il n'y a plus d'après», «Rue Saint-Vincent», «Le petit vin blanc», «Y'en a point comme nous», «À la Bastille»?

Pourquoi n'informerions-nous pas nos deux Académies des Prix littéraires que nous attribuons respectivement à nos écrivains, nos poètes, nos essayistes, nos philosophes?

Dans l'esprit humaniste de nos traditions, à travers les discours, la poésie, la philosophie et les chansons, n'oublions pas que le ferment de toute langue est le parler du peuple. Celui qui passe par les tripes et fait battre le cœur! De la tourbe aux racines, du tronc jusqu'aux rameaux, respectant chaque branche, que s'élève la sève pour ouvrir la fine fleur de tous nos ressentis: Notre chère langue française, universelle, éternelle!

Mesdames, Messieurs, dignes représentants de l'Académie française, Académiciens rhodaniens et Académiciens romands, chers amis, en vos titres et qualités, merci de votre chaleureux accueil ainsi que de votre diligente écoute.

J'ai dit.

Pierre ALAIN
Directeur de l'Académie romande